

Mutshipayi K. Cibalabala

Je suis fatigué  
d'être un Blanc clochardisé  
dans les métros parisiens

*Roman*





*A la mémoire de Raphaël Bakajika wa Kabangu, ami intime.*

*Je te rends hommage cordial en dédiant cette œuvre de fiction à ta mémoire en guise de notre complicité.*



## Préface

Voici un nouveau roman de Mutshipayi K. CIBALABALA. Le lecteur ne manquera pas d'être surpris par la richesse de l'ouvrage, qui vient prolonger « la dimension sociopolitique de la littérature africaine contemporaine », publiée par son dernier ouvrage portant ce titre, aux Editions L'Harmattan, en 2012. Le titre en lui-même du roman en dit longuement.

L'auteur n'est pas un premier venu. C'est un membre de la Diaspora congolaise, plus précisément de la tribu Lulua que le lecteur par des extraits de la langue ciluba cités arrive à identifier. Mais comme texte de la Diaspora, l'ouvrage s'ouvre sur L'Angola, plus précisément sur Luanda : (*L'Angola, Luanda, c'est nous. Nous vivons et nous buvons les mamelles de la maman Pétrole*).

Le sujet traité est très original par l'angoisse qu'il ne manquera de faire vivre et par l'interpellation existentielle attendue par l'auteur.

Le contenu est donc très riche. Il ne manquera pas d'attirer les lecteurs par et pour méditation sur un sujet

dont l'actualité est brûlante : Diaspora ! Diaspora !  
Diaspora !

Enfin le style de CIBALABALA n'a rien d'un langage très recherché et étrange. Les lecteurs aussi bien Africains qu'Occidentaux y trouveront grande matière à méditation et surtout sa dimension humaine. Par cela, nous manifestons notre volonté de satisfaire la curiosité des lecteurs pour susciter leur intérêt le plus vif dans la société africaine d'aujourd'hui.

Avant de quitter cette brève préface je ne peux qu'inviter les futurs lecteurs à saisir l'ouvrage et à en parler autour d'eux.

Georges Ngal

## I

L'enfant terrible de Luanda, Armando était bien connu dans toutes les artères de cette ville, car il disait aux filles :

– « Je vais vous punir en vous montrant que je suis « un Parisien ». Ici, en Angola où beaucoup de compatriotes bavent en portugais, je suis à l'aise de m'aliéner en français que j'ai étudié à bas âge au Lycée Karl-Marx de Pointe noire au Congo-Brazzaville.

Il est devenu ma langue maternelle, puisque je l'ai mâché trop tôt. Grâce à cette dernière, je baratine des petites filles qui se laissent escroquer à cause de mon éloquence et ma diction aisées. Les clients et clientes portugais touristes de passage dans la capitale se laissent aussi attirer dans mon filet, car je suis l'unique Parisien du quartier. Interprète assermenté, je batifole des scènes quand je joue le théâtre. Tout le monde est affolé de m'écouter.

C'est vrai, car Armando rêvait toujours le mirage de Paris pour concrétiser son désir fou, celui de visiter cette ville des rôleurs. Il voulait se débarrasser de l'évasion dans le vide. Il voulait être réellement Parisien en effectuant un voyage dans ce pays tant convoité, tant rêvé. Combien d'Africains ne rêvent-ils pas de venir en Europe ?

Si les gouvernements de cet ancien monde invitaient quelques Africains, à venir découvrir gratuitement leurs mégapoles ou métropoles, il y aurait beaucoup de candidats à se faire inscrire sur la liste de leurs ambassades au pays. Les féticheurs auraient frappé fort leurs imaginations, en demandant à leurs adeptes de les consulter pour leur permettre de remporter un éventuel duel, au cas où ils opéreraient pour cette aventure de visiter le vieux monde.

L'Angola, un pays secoué par des guerres fratricides à cause de ses richesses, notamment le pétrole et le diamant, n'avait plus rien à envier d'autres pays africains. Les ambassades occidentales dans cette terre aride, n'avaient pas verrouillé les entrées chez eux. Plusieurs passeurs-trafiquants profitèrent de cette aubaine, pour faire voyager leurs clients. Ils faisaient monnayer cette opération comme il faut. Etant donné que la petite sœur d'Armando était métisse, elle était de mèche avec ces derniers. A cette époque-là, son grand frère Lopez avait voyagé. Sa sœur n'était pas belle pour rien. Les femmes des Officiers Supérieurs de l'Armée révolutionnaire, se faisaient enculer dans l'anus, pour que leurs fils voyagent en Europe. Mikili, Mikili<sup>1</sup>. C'est par cette expression magique qu'elles juraient, afin que leurs fils aillent dans les pays des blancs, pour leur sauver la vie, en leur envoyant une intervention rapide. Avec raison, car en dépit de buildings, qui poussaient en ville comme des champignons dans cette capitale, ces derniers cachaient par ailleurs une face réelle du pays, qui s'enfonçait dans l'abîme à petit feu.

---

<sup>1</sup> Terme Lingala pour signifier l'Europe. C'est par extension, mais mokili au singulier veut dire la terre (monde).



On assistait à un véritable contraste. Une caste se créait. Les richards étaient foncièrement riches. La misère était palpable.

Le fossé était profond, car les paisibles citoyens vivaient dans la paupérisation. Le gouvernement avait vainement tenté de juguler la crise.

L'autocritique sévère faite, révéla que les interventions de ce pays dans les guerres des rébellions, qui ont eu lieu dans quelques pays voisins colonisés par les Portugais, et certains Africains ayant aidé l'Angola pendant sa colonisation, étaient à la base de la paupérisation de ce pays. Dans toutes ces guerres, l'Angola a englouti sa fortune en nature et en espèces. Pour sa part, la population semblait attendre un miracle quasi impossible. Le salut résidait en Europe, où les familles ayant envoyé les leurs obtenaient une bouée de sauvetage. Dans cette impasse, avec ses dérives totalitaires, le Premier Ministre, Chef du Gouvernement et locataire de la Résidence de l'indépendance, avait l'habitude de concurrencer Dieu le Père, car dans chaque réunion hebdomadaire du gouvernement, il commençait par la citation de Saint Augustin :

« Dieu qui vous a créé sans vous, ne vous sauvera pas sans vous ». C'est à sa discrétion que ces cadres politiques étaient nommés. Il avait le pouvoir de nomination et de révocation des ministres, des vice-ministres et des cadres supérieurs de l'administration publique et privée. Ceux-ci avaient peur de dire des sottises à son égard. Le Chef de l'Etat étant dépouillé de tous les pouvoirs, il était devenu un véritable Roi qui régnait sans gouverner. C'est ça la démocratie à l'africaine, qui montre que le peuple abuse parfois de ce vocable. La radiotrottoir émettait avec beaucoup

d'énergies, elle prétendait que si le Chef de l'Etat était dépouillé de ses pouvoirs, c'est pour laisser le gouvernement dans l'indépendance d'agir à sa guise. C'était un Chef d'Etat exceptionnel. Au fond de son âme, ce stratège attendait un éventuel dérapage pour bondir comme un lion. Quant à lui, le peuple était d'accord de ne pas créer des contestations au pays, parce que ses multiples guerres l'avaient ravagé.

Avec ces guerres fratricides répétées, l'Angola était devenu une terre aride, où on ne pouvait plus planter. Les obus et les mines des guerres s'y comptaient par des milliers. C'est la raison pour laquelle les handicapés physiques de ces mines de la mort, avaient des bras amputés ou des jambes amputées.

Très embêtés de leur situation, ils supportaient difficilement des regards de n'importe qui. Ils étaient capables d'agresser celui qui les contemplait comme des animaux du Zoo de Luanda. Les badauds regardaient le spectacle de très loin. Ils le commentaient avec beaucoup d'à propos sans que ces infortunés s'en aperçoivent. Avec ces ricanements, les handicapés s'embourbaient dans les canettes de bière et les liqueurs fortes. Pour ma part, je me disais : le for intérieur d'un homme est comparable à un arbre, qui cache toute une forêt. Personne ne peut le soupçonner ! Pour tout dire, le for intérieur d'un homme est un masque insondable.

C'est comme un Patron, qui construit une grande villa, qui veille bien sur le chantier, car il est convaincu que moindre défaillance, la déflagration peut faire sauter toutes les vitres.

Manifestant le profil bas, papa Lombe Iwa Mayi et maman Nsonia Kamukala ne cessaient de murmurer,

« Fils bien aimé Lopez, tu es notre forteresse imprenable. Tu es notre citadelle. Pourquoi nous as-tu abandonnés depuis que tu es parti chez nos oncles par alliance ? Que tes ennemis ne t'abattent point ! Que nos ancêtres daignent te préserver des problèmes ! Qu'il te bénissent ! Qu'ils t'imposent leurs saintes mains pour que tu ne nous tournes jamais le dos ! Sache qu'à Luanda les chiens enragés divaguent en ville. Ils mordent facilement les passants. S'ils nous mordent, qui va nous faire soigner ?

Par télépathie, en Europe où il vivait, Lopez rêvait toujours de regagner Luanda qu'il avait quitté il y avait déjà dix ans passés à Grenoble. Au mois de juillet, il eut un congé, ainsi donc, il regagna le pays natal pour revoir ses parents qui étaient au soir de leur vie. Rentré au pays dans la soirée, il n'avait plus de repères de la parcelle familiale. Avec la manne pétrolière, le pays s'était métamorphosé. Les buildings étaient légion. Bien plus, son quartier a été rasé, parce qu'il reflétait l'image de la campagne à cause de ses constructions anarchiques. Ces tanières rasées hébergeaient beaucoup de léopards et de chacals. Réclamant l'indemnisation, les pauvres locataires de ces lieux ont été exclus de la capitale comme des refoulés congolais(RDC), qui sont souvent victimes des tracasseries dans ce pays, oubliant aujourd'hui que beaucoup d'Angolais ont évolué au Congo/Zaïre.

Leur actuel Président de la République a vécu à Kinshasa au quartier Ndjili. C'est à partir de Kinshasa qu'il a eu sa bourse d'études pour l'URSS d'où il sorti Ingénieur du Pétrole. Ce n'est pas un secret d'Etat qu'on dévoile. C'est une histoire. Elle est comme un miroir placé le long de chemin pour que les hommes se regardent.

Pour revenir à Lopez dont il était question tout à l'heure, ce dernier a été conduit dans la parcelle familiale par une connaissance du quartier. Il était ravi de revoir son frère jumeau Armando.

Brutal et alcoolique, son double le bouleversa en portant à sa connaissance une triste nouvelle :

– « Mon frère, notre belle Lolo a été arrachée à notre affection la veille de ton voyage.

Nous avons refusé de te paniquer. Les parents sont inconsolables. Affectés, ils ont décidé de vivre à Malange dans les plantations du grand père Ntambwe Katorze. Du courage, tu es un homme » !

Après cette annonce sans préparation psychologique, Lopez s'effondra en larmes et tomba en syncope. On le conduisit à l'hôpital général de Luanda où le Médecin décida de le garder quelques jours.

Félin, Armando lui demanda :

– As-tu besoin de quelque chose ? Sinon tu me donnes le code secret de ta valise, je l'ouvre et t'apporte ce dont tu as besoin. Ne pouvant pas soupçonner son frère jumeau, il lui confia tout.

Rentré à la maison, le Parisien chipa le ticket, la carte d'identité de son frère ainsi que peu de dollars qu'il avait emmenés pour la famille. A dix heures tapant, il se rendit à l'aéroport de Luanda où il remplit les formalités du voyage et le soir, il prit place à bord de l'avion Tape à destination de Lisbonne avec une escale à Paris.

Entre temps, Lopez s'impatienta :

– Où serait Armando ? Quand reviendra-t-il ? Sois calme, il reviendra, l'encouragea le Docteur Fernando. Bonne nuit, mon cher patient.

Pendant qu'il se faisait soigner, en attendant toujours le retour de son frère jumeau, le lendemain, il apprendra avec stupéfaction que ce dernier avait voyagé hier soir à 23 heures.

– Dois-je alerter l'Interpol pour le dénoncer ? C'est une peine perdue, il voudrait se pavaner et s'enorgueillir dans sa peau de Parisien. Ce n'est pas grave ! En Angola, les jumeaux sont dénommés Genios. Les conflits entre les frères de la même famille s'évaporent au rythme de leurs humeurs. Ça ne sert à rien d'immiscer les intrus. Nous ne pouvons pas nous tirer des armes. Toutes les guerres connues nous conduisirent à la réconciliation. Nous avons tout oublié.

Sorti de l'hôpital avec la tenue des patients, Lopez alerta sa femme à Grenoble. Cette dernière était indignée de ce coup dur. Elle lui signifia :

– Je t'envoie un autre billet, j'ai alerté la mairie, on t'enverra le duplicata de ta carte par l'ambassade de France à Luanda. Armando n'est pas encore arrivé ici. Sinon, je l'aurais dénoncé. J'espère qu'il n'y a pas d'anguille sous roche. J'estime que ce n'est pas une mise en scène. Comment se portent les parents ?

– Ils vivent à Malange. Ils habitent un taudis. Marthe, ma sœur Lolo n'est plus. Elle est partie. Les parents n'habitent plus Luanda, ils vivent à Malange où la paupérisation les ronge comme des souris.

Je n'ai plus d'argent pour leur assurer le retour dans la capitale. Je risque de rentrer sans les avoir vus.

Je te garantis qu'Armando sera fatigué de vivre comme un clochard dans des métros. Je lui créerai beaucoup de misères. Il aura chaud. Tu sais comment

l'administration est dure dans notre deuxième patrie. Il chiera. Je sais que nous venons de la même famille, mais il a mal géré sa vie. J'avais déjà renoncé à le poursuivre, mais quand j'y songe, ça me tape les nerfs. Nous sommes sur la terre des hommes dont parle Antoine de Saint Exupéry. Je ne voudrais pas que la lune tombe sur la tête d'Armando. Pour le moment, je continue d'attendre mes parents.

Avec la dollarisation du pays, ce n'est pas évident de vivre ici. Seuls les nantis sont à l'aise. Certains sceptiques n'ont pas peur de dire aux Agents secrets : « on ne mange pas votre fameuse reconstruction. Donnez-nous à manger et laissez vos constructions. Enterrez la mégalomanie.

Le ventre affamé a-t-il des oreilles ?

Ecoutez, vous ne dirigez pas de moutons. Vous avez assez tué. Même les Portugais n'en avaient pas tué autant. Ils étaient intégrés dans notre société. Nous avions à manger. Ils se marièrent avec nos filles. Du moins, ils nous laissèrent les métisses et les métis. A Benguela Lolo et Rosa Bilau furent nos deux vedettes d'intégration.

Elles savaient détendre l'atmosphère. Pour le moment, nous nous contentons d'Ivonne Kenda, cette fille des sœurs de Porto qui est une sociologue de formation. Dialecticienne, elle manie avec aisance la langue portugaise qu'elle a apprise pendant la colonisation. Refusant d'être une deuxième femme du polygame portugais, celui-ci l'entraîna au tribunal sous prétexte de dénonciation calomnieuse. Sans preuve, cette plainte fut classée sans suite. Ivonne s'en sortit la tête haute.

C'est ainsi qu'elle proféra de quolibets à ce pauvre :

– Tu voulais te servir sans mon aval, je ne marcherai pas. Va enculer les toilettes publiques de Luanda, qui sont à la plage où elles exhibent leurs anatomies séduisantes. Mon sapin est réservé, quiconque l'aura n'est pas encore né au monde. Les Angolais veulent s'abuser des femmes métisses pour se consoler, car les blanches les boudent. Mais moi, je crains le Seigneur. Si j'avais cédé au Portugais, l'Angolais en aurait aussi profité. Mon cœur, Je t'attendrai jusqu'à ce que tu reviennes au pays. Tu vis en Europe où tu as juré de te laisser envelopper par le froid glacial, car le Portugais m'a diffamé.

Ivonne entendit une voix dire : – « je serai avec toi jusqu'à la fin du monde. Mukaji munene udi wenda lwendu matakutaku. Ivonne wetu udi wanyi ne ku lufu ». (Du ciluba, Reine-mère, toi qui marches majestueusement, tu es le fleuve qui coule sans arrêts. Quand je songe à toi les larmes coulent à flots. Tu es la mienne jusqu'à la fin du monde).

Le voyage n'est pas la mort. En union des prières, nous finirons par nous retrouver. Sache que l'Angola, c'est notre bijou commun. Personne n'a droit de s'en emparer.

En union avec ceux qui sont partis

En union avec ceux qui se battent en ce moment

A la mémoire de ceux qui ont cessé le combat

En collaboration avec leurs proches et leurs soignants.

Luttons sans relâche. La vie est une lutte permanente, moindre défaillance, on tombe la tête

fracassée. Même fracassée, elle doit se mettre debout. Ne dégage pas l'épée.

Bien que les colons soient partis, mais ils longent encore nos murs. Ces géomètres adorent toujours nos mines pour trier nos pierres précieuses en vue d'orner leurs armoires, amasser des fortunes et vivre ainsi dans l'opulence. Pour elles, ils ne s'avouent pas vaincus.

La tête du père de Wambo a été mise à exécution comme celle de Saint Jean-Baptiste. Lorsqu'elle a été capturée, le canon avait explosé avec joie. Vive la libération, l'Angola libre à jamais !

Attention, la lutte continua... ! L'Angola, c'est notre Nil familial, c'est notre terre qui nous nourrit, c'est elle aussi qui nous enterrera. Nous pouvons y marcher sans la maudire en la crachant. Si nous procédons comme des traîtres de notre révolution, ça nous coûtera cher. Les dinosaures de l'ancienne école en payent aujourd'hui. Ils ont créé leurs tombes le long des ravins. La terre natale est sacrée, c'est la raison pour laquelle il ne faut pas la souiller ! Protège-la comme ton propre corps. Qui peut accepter que sa jambe soit amputée ? Que dire de son œil ? Heureusement que l'Angola a encore des sœurs comme Ivonne Kenda. Elle est belle comme le soleil. Elle est restée attachée à nos valeurs traditionnelles, en dépit de sa robe blanche comme mamiwatta. (C'est une divinité aquatique dont le culte est répandu en Afrique de l'Ouest et du Sud. La sirène). Les Portugais nous ont crachés, mais que viennent-ils encore chercher ici ?

Je déposerai mon arme quand la lutte sera terminée. L'amour c'est aussi des balles, c'est aussi



des obus. Dès qu'elles tombent, elles tuent comme des éléphants qui marchent sur les arbres et les arbrisseaux. Quand ces derniers s'affrontent, la forêt s'attend au pire. Les fleuves cessent de couler, parce que l'eau est troublée. En Angola, la femme chez les Morro de Môco, c'est un éléphant ; quand il est abattu, tout le monde se sert. Toi qui as renoncé à cette logique passéiste, te retrouves-tu dans ce baragouin ?

Mole-ka, tu as fait comme un mouyanda transportant beaucoup de marchandises et qui en pâtit. « Mouyanda wadidi mwadi bu kantuntu ». Je m'arrête, car la poésie n'est pas un art facile. Il faut être outillé. Je me contente des caviars et de mon vin rouge que je dévore chaque midi.

Arrivé à Paris, Armando était fou de joie. Le faussaire ayant passé quelques jours avec les Sans Domicile Fixe (SDF) ou encore mieux les Sans-abri dans les métros, il fit des acrobaties pour devenir taximan, car à Luanda, il conduisit la voiture de son ami chauffeur Lousamba Ntoumba. Sans gêne, cet escroc se permit de téléphoner à son frère Lopez dans ces termes :

« mon pote, il paraît que tu te serais emporté pour ta carte d'identité ? Je suis devenu Taximan. Avec ton argent, j'ai corrompu le chef de file des sans papiers, il m'a aligné sur la liste des sans papiers à régulariser, comme je travaille, les choses m'ont été facilitées. Ce gars-là, c'est un malien, je ne l'oublierai pas. En fin de compte je suis régularisé. Ai-je mal fait en procédant ainsi ? Lolo qui t'a fait voyager est décédée ; qui pouvait le faire pour moi ? Tu me